DU MÊME AUTEUR

SCHOPENHAUER ET LES ANNÉES FOLLES DE LA PHILOSOPHIE : UNE BIOGRAPHIE, PUF, 1990.
HEIDEGGER ET SON TEMPS, Grasset, 1996.
QUELLE DOSE DE VÉRITÉ LES PHILOSOPHES PEUVENT-ILS SUPPORTER ?, PUF, 1993.
LE MAL OU LE THÉÂTRE DE LA LIBERTÉ, Grasset, 1999.

Ouvrage traduit avec le concours
du Centre national du livre

Ouvrage publié sous la direction
de Martina Wachendorff et Michel Parfenov

Titre original :
Nietzsche. Biographie seines Denkens

© ACTES SUD, 2000
pour la traduction française
ISBN 2-7427-2896-1

Photographie de couverture :
Friedrich Nietzsche en 1874 à Bâle
Photo de Friedrich Hartmann
© Goethe Schiller Archiv, Weimar, Allemagne

RÜDIGER SAFRANSKI

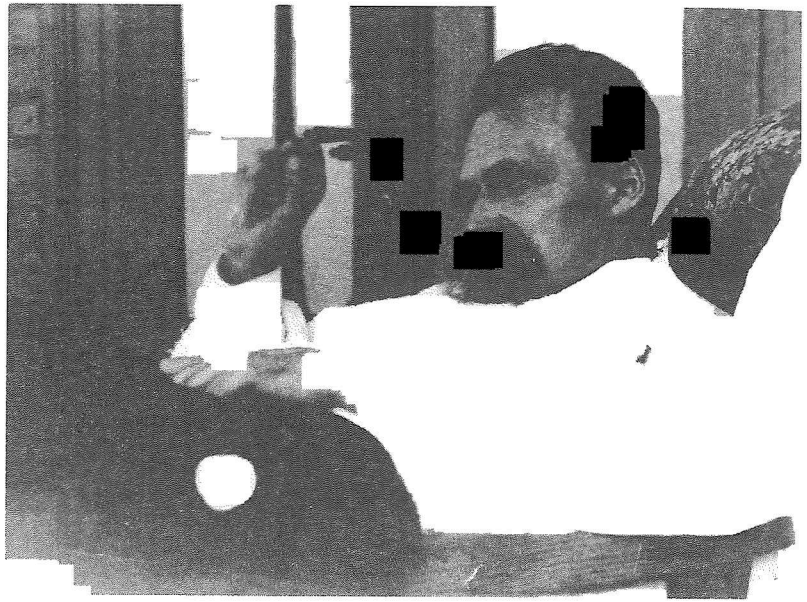
NIETZSCHE

Biographie d'une pensée

traduit de l'allemand
par Nicole Casanova

SUPÉRIEUR DE PHILOSOPHIE
Bibliothèque
Collège D. Mercier
Place du Cardinal Mercier, 14
B-1348 Louvain-la-Neuve

SOLIN
ACTES SUD



Nietzsche malade en mai 1899.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

1844

15 octobre. Naissance de Friedrich Wilhelm Nietzsche, premier des trois enfants du pasteur Karl Ludwig Nietzsche et de son épouse Franziska, née Oehler, à Röcken, petit village aux environs de Lützen. "Né sur le champ de bataille de Lützen. Le premier nom que j'entendis fut celui de Gustave Adolphe" (1858).

A propos de son père : "La parfaite image d'un pasteur de campagne ! Doué d'esprit et de bonté, paré de toutes les vertus chrétiennes, il vécut une vie silencieuse, simple mais heureuse" (1858).

Sur son enfance à Röcken : "Différentes particularités se développèrent très tôt en moi. Par exemple un certain calme, une taciturnité, grâce à laquelle je me tenais facilement à distance des autres enfants, avec cela un caractère passionné qui explosait parfois. Epargné par le monde extérieur, j'ai vécu dans un cercle de famille heureux ; le village et les environs étaient mon univers, et tout ce qui était éloigné, un royaume magique inconnu de moi" (1858).

1849

30 juillet. Mort du père. Diagnostic : "Ramollissement du cerveau." "Bien que je fusse encore très jeune et inexpérimenté, j'avais quand même une idée de la mort ; la pensée de me voir pour toujours séparé de mon père aimé me saisit et je pleurai amèrement" (1858). Dans *Ecce Homo,* N. écrit à propos de son père : "Je considérais comme un grand avantage d'avoir eu un tel père : il me semble même que s'expliquent ainsi tous mes autres privilèges – non compris la vie, le grand Oui à la vie."

1850

9 janvier. Peu avant son deuxième anniversaire, le frère de N., Ludwig Joseph, meurt. "En ce temps-là, j'ai rêvé que j'entendais dans l'église un orgue jouer comme pour un enterrement. Quand je vis quelle en était la cause, une tombe apparut soudain et mon père en sort, enveloppé dans son suaire. Il entre en hâte dans l'église et revient peu après avec un petit enfant dans les bras. Le tumulus s'ouvre de nouveau, il y descend et le couvercle s'abaisse sur l'ouverture. Aussitôt, le grondement de l'orgue se tait et je m'éveille. – Le jour suivant cette nuit, le petit Joseph ne se sent soudain pas bien, il a des convulsions et meurt en quelques heures. Notre douleur fut immense. Mon rêve s'était totalement réalisé" (1858).

Début avril. Un autre pasteur est nommé à Röcken. La famille déménage – la grand-mère, deux tantes célibataires, la mère et les deux enfants, Friedrich et Elisabeth – et va s'installer à Naumburg. La famille possède quelque bien, la mère reçoit une pension de veuve et une petite rente de la cour d'Altenburg, où le père avait été précepteur quelques années.

N. entre à l'école pour garçons (jusqu'en *février 1851*). A propos de cette époque, sa sœur raconte que les camarades de N. l'appelaient "le petit pasteur", parce qu'il savait réciter "des versets de la Bible et des chants sacrés" avec une telle expression, "que l'on ne pouvait presque pas s'empêcher de pleurer". Sa sœur rapporte l'anecdote suivante : "Un jour, juste à la sortie de l'école, tomba une pluie torrentielle ; nous regardâmes dans la Priestergasse, cherchant notre Fritz. Tous les garçons se précipitaient comme une chasse sauvage vers leur maison – enfin apparaît aussi notre Fritzchen, qui marche tranquillement, son bonnet abrité sous son ardoise, son petit mouchoir étalé par-dessus. Comme notre mère, alors qu'il arrivait trempé, lui dressait des reproches, il dit gravement : «Mais maman, il est écrit dans les règlements de l'école : en quittant l'école les élèves ne doivent ni sauter ni courir, mais rentrer chez eux calmement et sagement»." La mère offre un piano à N. Il prend des leçons chez un vieux cantor. Premiers essais de composition.

1853

Janvier. N. attrape la scarlatine. Dans la famille, on espère qu'il deviendra pasteur comme son père. Amitié avec Gustav Krug et Wilhelm Pinder.

1856

On parle de N. à l'école. Sa sœur rapporte l'opinion d'un élève de *Prima* ("terminale") à propos du garçon de douze ans : "En ce temps-là, il a souvent remarqué mon frère avec ses grands yeux pensifs, il s'était étonné de l'influence que celui-ci exerçait sur ses camarades. Ils n'osaient pas dire devant lui un mot grossier ou une remarque inconvenante. «Que vous fait-il donc ?» leur avait-il demandé. «Ah, il vous regarde d'une telle manière que le mot vous reste dans la gorge.» Fritz, a-t-il dit, lui faisait toujours penser à Jésus enseignant au temple à l'âge de douze ans."

N. écrit sa première dissertation philosophique : "De l'origine du mal". Ses cahiers de notes se couvrent de poèmes.

1858

Eté. N. se prépare à l'examen d'entrée à Pforta et commence à écrire sa première autobiographie. Résumé : "Mon éducation m'a été laissée à moi-même pour la plus grande part. Il m'a manqué la direction sévère et réfléchie d'un intellect masculin." Les dix années suivantes, il écrit encore huit autres essais d'autobiographie.

Octobre. Entrée à Pforta, l'internat d'élite sis dans la vallée de la Saal, près de Naumburg. "Ce fut un mardi matin que je passai les portes de la ville de Naumburg. Le crépuscule du matin reposait encore tout autour dans les champs. En moi aussi, régnait ce crépuscule : une véritable allégresse solaire ne s'était pas encore levée en mon cœur."

1859

N. découvre Jean Paul. "Les fragments de ses œuvres que j'avais lus m'attiraient extraordinairement par leurs images florissantes, exubérantes, leurs tendres pensées et leur esprit satirique." N. occupe pendant quelques années la place de *Primus,* premier de la classe. Pour son quinzième anniversaire, N. note : "Maintenant, un besoin extraordinaire de connaissance, de culture universelle, s'est emparé de moi."

1860

Paul Deussen : "Nous conclûmes une alliance d'amitié [...] en convenant, lors d'une heure solennelle, d'échanger le «vous» usuel à

Pforta même entre les élèves, contre le «tu» réservé aux amis intimes, et nous prisâmes, sinon bûmes, à notre fraternité."

1861

N. découvre Hölderlin, presque oublié alors. Il l'appelle son "poète favori" et écrit un essai sur lui. Commentaire du professeur : "Je dois quand même donner à l'auteur le conseil amical de s'en tenir à un poète plus sain, plus clair, plus allemand."

1862

N. fonde avec quelques amis l'union d'autoformation "Germania". Extraits des statuts : "Chacun pourra à son choix livrer une composition musicale, un poème ou une étude. Toutefois, chacun est tenu de réaliser dans l'année au moins six études, parmi lesquelles deux doivent traiter d'histoire contemporaine ou de questions contemporaines."

N. est à l'infirmerie : "Congestions à la tête (fréquents maux de tête errants)." N. écrit l'essai *Fatum et Histoire* et le projet de drame *Ermanaric*. Nombreuses compositions.

1863

Souvenirs de Paul Deussen de leur séjour commun à Pforta : "Son indifférence envers les petits intérêts de ses camarades, son absence d'*esprit de corps**, lui furent reprochés comme un manque de caractère, et je me souviens qu'un jour un certain M. exhiba discrètement, dans une allée du jardin de l'école, un pantin qui avait été découpé et fabriqué d'après une photographie de Nietzsche. Par bonheur, mon ami ne l'a jamais su."

Au café de la gare de Kösen, N., lors d'une excursion en commun, boit quatre bières Seidel et revient ivre à Pforta. Il perd sa place de *Primus* et sa fonction d'inspecteur des élèves plus jeunes. Plein d'une grande contrition, il écrit à sa mère : "Ecris-moi très vite et sévèrement, car je le mérite." Fréquente le vagabond et poète Ernst Ortlepp. N. transcrit dans son journal quelques poèmes d'Ortlepp sur l'amour et la peine d'amour : "Maintenant que je ne t'ai plus, / Je descendrai bientôt dans la tombe." Peu après, Ortlepp est trouvé mort dans un fossé.

* En français dans le texte.

Extrait d'une lettre à sa mère, du *6 septembre* : "Toutefois, l'automne et sa gelée blanche ont chassé les rossignols. Mais l'air est d'une telle pureté cristalline, et l'on voit si nettement de la terre jusqu'au ciel, le monde s'étend comme nu à nos yeux. Si j'ai le loisir de penser pendant quelques minutes comme je le veux, je cherche des paroles pour une mélodie que j'ai et une mélodie pour des paroles que j'ai, et les deux ensemble, que j'ai, ne s'accordent pas, même si c'est également venu de l'âme. Mais tel est mon sort !"

1864

Encore à Pforta, il rédige son premier grand travail de philologie classique sur Theognis. Louanges débordantes des professeurs. N. lui-même est d'un autre avis : "En suis-je satisfait ? Non, non."

Août. Abitur (baccalauréat).

Octobre. Commence des études de théologie et de philologie classique à Bonn. Loue un piano et entre dans la corporation estudiantine Frankonia. Suit les cours de Friedrich Ritschl.

1865

Février. "Je me tourne décidément vers la philologie." Visite involontaire à un bordel. Lettre à sa mère : "Je me limite ces derniers temps à des jouissances d'art." Parmi les membres des corporations estudiantines, N. passe pour un "drôle d'oiseau", car "quand il n'était pas au cours, il restait la plupart du temps chez lui, étudiait et faisait de la musique". N. évite le carnaval de Cologne.

Vacances semestrielles à Naumburg. Querelle avec la mère : N. refuse de se rendre à la sainte Cène. Retour à Bonn. Se bat en duel conformément à la tradition estudiantine. Rapport d'un témoin : "Les deux héros ont tripoté pendant onze minutes le bras bandé. Nietzsche avait reçu une estafilade superficielle de peut-être deux centimètres sur le dos du nez." Etroite amitié avec Carl von Gersdorff et Erwin Rohde. N. est écœuré par le "matérialisme de buveur de bière" de la Frankonia. Quitte Bonn. "Je me suis littéralement enfui de Bonn." S'installe à Leipzig, où son vénéré professeur Ritschl vient d'être nommé.

Octobre. Découverte de Schopenhauer. "Le besoin de me connaître, voire de me ronger moi-même, s'empara violemment de moi ; témoins de ce bouleversement me sont encore maintenant les journaux inquiets, mélancoliques que j'ai tenus à cette époque, avec leurs inutiles accusations de soi et leurs recherches désespérées

d'une sanctification et transformation de tout le noyau humain." Fondation de l'Union philologique. N. renonce totalement au tabac et à l'alcool, mais visite assidûment la pâtisserie, où il consomme une énorme quantité de gâteaux et tartes.

1866

Randonnées étendues dans les environs de Leipzig. Récit d'un orage : "Comme c'était autre chose, l'éclair, l'ouragan, la grêle, libres forces sans éthique ! Comme elles ont de la chance, comme elles sont puissantes, pur vouloir que ne vient point troubler l'intellect !" *(avril)*. Admire Bismarck et confesse être un "Prussien enragé" *(juillet)*. A propos de la politique de guerre de Bismarck : "A la fin, cette manière prussienne de se débarrasser des princes est la plus pratique du monde" *(juillet)*.

N., à propos du "programme national" de la Prusse, à Gersdorff : "En cas d'échec, nous aurons tous les deux, je l'espère, l'honneur de tomber au champ d'honneur sous des balles françaises" *(12 juillet)*.

Lectures d'Emerson et de Friedrich Albert Lange.

1867

Travail au *De fontibus Diogenis Laertii*. A Deussen : "Tu ne saurais croire combien je suis personnellement lié à Ritschl, en sorte que je ne puis ni ne veux me détacher de lui" *(4 avril)*. Eveil de la volonté d'acquérir un style : "Les œillères me tombent des yeux. J'ai trop longtemps vécu dans une sorte d'innocence stylistique. L'impératif catégorique : «Tu as le devoir d'écrire et il est nécessaire que tu écrives» m'a réveillé" *(6 avril)*. Travail à son étude sur Démocrite.

31 octobre. Son étude sur Diogène Laërce est couronnée par l'université de Leipzig.

Du 9 octobre 1867 au 15 octobre 1868. Service militaire à Naumburg comme engagé d'un an dans l'artillerie de Naumburg. N. apprend à monter à cheval et à tirer au canon.

1868

Mars. Grave chute de cheval. Blessure au sternum. Fortes douleurs. Prend de la morphine. Rêves de drogué : "Ce que je crains, ce n'est pas cette terrible figure derrière ma chaise, mais sa voix : ni non plus ses paroles, mais le ton épouvantable, inarticulé, inhumain de cette figure. Oui, si encore elle parlait comme parlent les hommes !"

De juin à août. En cure à Wittekind près de Halle. N. forge des projets, voudrait prendre des distances avec la philologie : "Mais quant à moi, hélas ! j'éprouve un faible pour le feuilleton parisien et je préfère un ragoût à une pièce de bœuf grillée. Cependant je trouverai peut-être un jour un thème philologique qui se puisse traiter musicalement" *(2 juillet)*.

Octobre. Poursuit ses études à Leipzig.

8 novembre. Fait la connaissance personnelle de Richard Wagner chez l'éditeur Brockhaus. N. est invité à Tribschen. Sentiments euphoriques.

1869

12 février. Bien que N. n'ait passé ni thèse de doctorat ni habilitation, il est nommé, sur l'intervention de Ritschl, à l'université de Bâle. A sa mère et à sa sœur : "Vous pouvez me rendre un service, c'est de me chercher autour de vous un domestique que je puisse emmener avec moi" *(février)*. Renonce à la citoyenneté prussienne. Doctorat sans thèse ni soutenance. Adieu à la vie d'étudiant. A Carl von Gersdorff, *11 avril* : "L'âge d'or de l'activité libre et sans limites, celui où règnent souverainement le présent, la jouissance de l'art et de la vie – cet âge-là est à jamais révolu. Oui, oui, moi-même il me faut à présent être philistin !"

19 avril. Arrivée à Bâle.

17 mai. Première visite chez Richard Wagner et Cosima von Bülow à Tribschen près de Lucerne. Pour l'anniversaire de Wagner, le *22 mai*, N. écrit : "C'est à vous et à Schopenhauer que je dois d'être resté fermement attaché jusqu'ici au sérieux germanique de la vie, à une considération approfondie de cette existence si mystérieuse et si inquiétante."

28 mai. Leçon inaugurale "Sur la personnalité d'Homère". Nombreuses invitations dans la société de Bâle. Fait la connaissance de Jakob Burckhardt. "Un original plein d'esprit."

Cosima, à propos de N. : "Un être cultivé et agréable." Fréquentes visites en fin de semaine à Tribschen. Wagner tente de persuader N. de renoncer à son sévère régime végétarien.

Noël et *Nouvel An* à Tribschen.

1870

18 janvier. Conférence sur *Le Drame musical grec.*

1er février. Conférence sur *Socrate et la tragédie.* Wagner à ce propos : "Je me fais du souci pour vous, et je souhaite de tout mon cœur que

vous ne vous rompiez pas le cou." Il conseille à N. d'exposer ses "incroyables idées" dans un "travail de plus vaste ampleur". Wagner redoute "que la philosophie de Schopenhauer ait à la fin une mauvaise influence sur de tels jeunes gens, parce qu'ils appliquent maintenant le pessimisme, qui est une forme de pensée, à la vie, et s'en font ainsi un désespoir pratique" (*Journal* de Cosima).

N. est plein d'allant : "A présent, science, art et philosophie croissent en moi simultanément au point que, de toute manière, j'enfanterai quelque jour un Centaure" *(15 février)*.

Avril. Commencement de son amitié avec Franz Overbeck.

11 juin. Rohde avec N. à Tribschen. "En ce qui concerne Bayreuth, j'ai songé que le mieux pour moi serait d'interrompre pour quelques années mon activité de professeur et de pèleriner avec vous dans le Fichtelgebirge" (lettre à Cosima, *19 juin*).

Au commencement de la guerre franco-allemande *(19 juillet)*, N. travaille à son essai *La Vision dionysiaque du monde.* N. demande une mise en congé pour pouvoir prendre part à la guerre "comme soldat ou infirmier".

Du 9 août au 21 octobre : S'engage comme infirmier. Ramasse cadavres et blessés sur un champ de bataille. Pendant un transport de blessés, contracte dysenterie et diphtérie.

Revenu à Bâle, N. écrit : "Je considère la Prusse actuelle comme une puissance au plus haut point dangereuse pour la culture" *(7 novembre)*.

Noël et *Nouvel An* à Tribschen. Entente très harmonieuse. Offre *La Conception dionysiaque du monde* en cadeau à Cosima.

1871

N. souffre d'insomnie. "On ne vient pas à bout de sa tâche propre, et dans le meilleur temps de sa vie on s'épuise à pousser d'énormes glapissements de maître d'école !" *(21 janvier)*.

Février. N. brigue sans succès une chaire de philosophie devenue libre à Bâle. "Je ne dispose absolument d'aucune boussole du savoir qui m'indiquerait à quoi je suis destiné" *(29 mars)*.

L'incendie des Tuileries par les communards bouleverse N. : "Devant de tels séismes culturels, qu'est-ce qu'un savant ? C'est le jour le plus néfaste de ma vie" *(27 mai)*.

Travaille à *La Naissance de la tragédie,* fréquentes visites à Tribschen, mais cette fois pas à Noël. Wagner est déçu.

1872

Janvier. La Naissance de la tragédie paraît. Wagner est enthousiasmé. A Rohde : "J'ai conclu alliance avec Wagner. Tu ne peux absolument pas imaginer dans quelle proximité nous sommes à présent et comme nos projets se touchent" *(28 janvier)*. Les spécialistes de l'université refusent le livre. Ritschl : "Brouillon plein d'esprit."

De janvier à mars. Conférences. *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement.* Jakob Burckhardt à Arnold von Salis : "Vous auriez dû entendre cela ! C'était par moments tout à fait enthousiasmant, mais ensuite on y décelait de nouveau une profonde tristesse" *(21 avril)*. N. veut abandonner l'enseignement et travailler à la publicité de Bayreuth. Wagner le lui déconseille.

Avril. Les Wagner s'installent à Bayreuth.

22 mai. Avec ses amis Gersdorff et Rohde, assiste à la pose de la première pierre à Bayreuth. Wagner à N. : "Au sens propre, vous êtes, selon ma femme, le seul gain que la vie m'ait apporté." Wagner fait de la publicité pour N.

N. compose une œuvre musicale, *Les Méditations de Manfred.* Jugement du chef d'orchestre Hans von Bülow : "Epouvantable." Conférence : *Le Concours homérique.*

Noël et *Nouvel An* à Naumburg.

1873

N. est fréquemment malade. Rohde publie un écrit pour défendre *La Naissance de la tragédie (mars).* N. étudie Afrikan Spir : *Pensée et réalité.* Travaille à *La Philosophie à l'époque tragique des Grecs.* Souffre des yeux.

Juin. N. dicte à son ami Gersdorff *Vérité et mensonge au sens extra-moral.*

N. travaille à la première *Considération inactuelle.* En relisant *La Naissance de la tragédie,* Wagner écrit à N. qu'il voit venir le temps "où je devrai défendre votre livre contre vous" *(21 septembre)*.

22 septembre. La première *Considération inactuelle* paraît. N. est abattu : "Car c'est seulement lorsque je produis quelque chose que je me porte vraiment bien et me sens à l'aise. Tout le reste est de la mauvaise musique d'entracte" *(27 septembre)*.

Octobre. N. compose un *Appel* aux Unions des mécènes wagnériens (pour le financement de Bayreuth). L'Union refuse le texte ("trop hardi"). Travaille à la deuxième *Considération inactuelle.*

Noël et *Nouvel An* à Naumburg.

1874

Janvier. Parution de la deuxième *Considération inactuelle.* Wagner à N. : "En toute hâte, je n'aurais pu que vous crier une seule chose : que je ressens un bel orgueil de n'avoir plus rien à dire maintenant, et de pouvoir m'en remettre à vous pour tout le reste."

Février. Mort de David Friedrich Strauss. N. : "J'espère beaucoup n'avoir pas rendu plus pénibles les derniers jours de sa vie et qu'il est mort sans avoir entendu parler de moi. La chose m'affecte un peu" *(11 février).*

Rohde, sur la prière de N., critique le style de celui-ci : "Tu déduis trop peu. Tu poursuis, me semble-t-il, des images pas tout à fait heureuses, souvent fortement boiteuses."

Wagner réagit à la lettre où N. se plaint de sa mauvaise santé et d'autres ennuis : "Il faut vous marier ou écrire un opéra, certes celui-ci sera tel qu'il ne sera jamais représenté, et cela ne mène pas non plus à la vie." N. à Gersdorff : "Si tu pouvais savoir quel jugement découragé et mélancolique je porte *au fond* sur moi en tant que créateur ! Je ne cherche rien de plus qu'un peu de liberté, un peu d'air respirable, et je me défends, je me révolte contre tous les éléments de servitude, nombreux, indiciblement nombreux, dont je reste affecté" *(10 mai).* N. à propos de la fonction de ses *Considérations inactuelles* : "En attendant il est indispensable que d'abord je me dépouille de tout ce qui est polémique, négativité, haine, torture" *(10 mai).*

Juillet. Travaille à la troisième *Considération inactuelle.* Le jugement de bannissement prononcé par la corporation produit ses effets : pendant le semestre d'été et le semestre d'hiver suivant, N. n'a plus que trois "étudiants incapables". Etudie Max Stirner.

Juillet. N. vote pour l'acceptation d'étudiantes féminines au doctorat. Sa sœur vient de temps en temps tenir le ménage de N. à Bâle. Avec des amis et sa sœur, on fait des projets de mariage.

Août. Visite à Bayreuth. Y provoque un scandale en s'enthousiasmant pour Brahms.

Octobre. La troisième *Considération inactuelle* paraît.

Noël et *Nouvel An* de nouveau à Naumburg.

1875

N., au sujet d'une gravure de Dürer dont on lui a fait cadeau : "J'ai rarement pris plaisir à une représentation graphique, mais cette image du *Chevalier escorté par la Mort et le Diable* me touche, je peux à peine dire à quel point" *(mars).*

Avril. La sœur de N. arrive à Bâle pour y vivre avec lui. Franz Overbeck quitte l'appartement voisin ("la caverne des Baumann"). Projets de cinquante essais dans le style des *Considérations inactuelles,* mais le travail s'arrête après les textes sur Wagner et sur la philologie. "Ecœurement envers la publication" *(26 septembre).* A Rohde : "Si vient un temps où nous vivrons plus longuement ensemble et en communion d'âme, je te ferai part de bien des choses : j'ai tout vécu moi-même, aussi tout ressort quelque peu difficilement de moi" *(7 octobre).*

25 octobre. Fait la connaissance de Köselitz.

Noël et *Nouvel An* à Bâle. Très malade.

1876

A Gersdorff : "Mon père est mort à trente-six ans d'une inflammation du cerveau, il est possible que cela aille encore plus vite chez moi" *(18 janvier).*

Février. Commencement de l'amitié avec Paul Rée.

Avril. Demande en mariage précipitée et sans résultat à Mathilde Trampedach. N. puise de la force en lisant les mémoires de Malwida von Meysenbug. A Romundt : "Je vénère, dès que je suis rendu à moi-même, [...] la libération morale et l'insubordination et je hais toute débilité et scepticisme" *(avril).* Peter Gast (Köselitz) l'encourage à achever son essai sur Wagner.

Mai. N. demande une année de congé. Elle lui est accordée à partir de la *rentrée universitaire* 1876.

23 juillet. N. à Bayreuth pour le premier festival. Malade. Pendant les répétitions, s'enfuit à Klingenbrunn. Retour pour les représentations. Déçu par le public et l'inattention que lui manifeste Wagner. Se sépare intérieurement de Wagner, qui est enthousiasmé par la quatrième *Considération inactuelle.*

D'octobre à mai 1877. Avec Paul Rée à Sorrente chez Malwida von Meysenbug. Notes qui entrent plus tard dans *Humain, trop humain.*

Décembre. N. prend conscience de ses divergences avec la doctrine de Schopenhauer.

1877

Lors d'une conversation avec Malwida von Meysenbug, N. déclare qu'il souhaite parvenir à "une concentration absolue sur une seule idée, qui devienne pour ainsi dire une énorme flamme où l'individuel sera consumé" *(avril).* Cosima à Malwida à propos de N. : "Je crois qu'il y a

en N. un fond obscur, productif, dont il n'a pas lui-même conscience" *(avril)*. N. songe à abandonner l'enseignement. Ses amis le lui déconseillent.

Septembre. Retour à Bâle, nouveau logement qu'il partage avec sa sœur. Malade. Prolongement de son congé au Pädagogium. Reprend ses cours à l'université. Travaille à *Humain, trop humain.*

Octobre. Examens médicaux approfondis auprès du Dr Eiser. "Il apparaît que mes yeux sont presque sans aucun doute la source de mes souffrances, en particulier de mes terribles maux de tête. "Le médecin lui interdit pour plusieurs années de lire et écrire. Richard Wagner apprend par Eiser le diagnostic et écrit au médecin qu'à son avis la cause de la maladie de N. est "l'onanisme", et que "le changement dans le mode de pensée" de N. est "une conséquence de débordements contre nature, avec indices qui font penser à la pédérastie". Quand N. apprend cela plus tard (pas avant *1883* sans doute), il définit les mots de Wagner comme une "offense mortelle".

1878

Janvier. Wagner lui envoie le livret de *Parsifal.* N : "Tout est trop chrétien, rien que de la psychologie fantasmée, pas de chair et beaucoup trop de sang. Je n'aime pas les femmes hystériques" *(3 janvier)*. Des négociations pour faire paraître *Humain, trop humain* sous un pseudonyme échouent devant la résistance de l'éditeur.

Avril. Le livre paraît. Wagner est épouvanté. Cosima : "Je sais qu'ici le mal a vaincu." Rohde aussi blâme le livre : "Peut-on ainsi se dépouiller d'une âme et en prendre une autre à la place ?"

Juin. Fin de la cohabitation avec sa sœur. N. s'installe seul à la lisière de la ville. Il se juge lui-même : il veut en finir "avec cette brume métaphysique qui enveloppe tout ce qui est vrai et simple" et avec "la lutte de la raison contre la raison". Très malade.

Reste à Bâle pour Noël. Un visiteur : "Toute son apparence m'a fendu le cœur."

1879

Mars. N. doit interrompre ses cours pour cause de maladie. *Vermischte Meinungen und Sprüche* paraissent. Demande d'être relevé de ses fonctions à l'université de Bâle.

14 juin. Nietzsche est mis à la retraite avec une pension de 3 000 F par an. Sa vie errante commence. A Saint-Moritz en *été. De septembre à février 1880* à Naumburg. N. renonce à son projet d'emménager dans une tour sur les remparts de Naumburg et de cultiver des légumes. Effondrement corporel. Malgré cela, travaille à *Le Voyageur et son ombre.*

Décembre. Le livre paraît.

1880

"Mon existence est un *terrible* fardeau : je l'aurais rejetée depuis longtemps si je ne faisais pas les expériences les plus riches d'enseignement dans le domaine intellectuel et moral – cette allégresse assoiffée de connaissance m'enlève sur des hauteurs où je triomphe de tous les martyres et désespoirs" *(janvier)*.

De mars à juin. A Venise avec Peter Gast. L'état de sa santé s'améliore.

Après des séjours à Naumburg et Stresa, N. passe l'*hiver* pour la première fois à Gênes *(janvier-avril 1881)*. Travaille à *Aurore.* Etude intense d'ouvrages de sciences naturelles. Se décide en toute conscience pour la solitude, afin de se consacrer à son œuvre.

1881

Eté. Pour la première fois à Sils-Maria. *Aurore* paraît *(juillet)*.

Début août. Inspiration, idée de l'éternel retour. A Peter Gast : "Je suis de ces machines qui peuvent *exploser* !" A Overbeck : "C'est le commencement de mes commencements – que n'y a-t-il pas encore devant moi ! Sur moi ! A un moment, je serai *forcé* de disparaître littéralement du monde pendant quelques années – pour m'arracher de l'esprit tout mon passé et mes relations humaines, et présent, amis, parents, tout, tout" *(20 août)*. N. découvre sa parenté spirituelle avec Spinoza. Après l'euphorie, profonde dépression. Rohde et Gersdorff se retirent.

D'octobre à mars 1882. A Gênes. Assiste à une représentation de *Carmen.* Travaille à la suite d'*Aurore,* cela devient *Le Gai Savoir.* "Nous avons eu un temps magnifique et l'un dans l'autre, je n'ai jamais rien vécu de meilleur. Tous les après-midi, je reste assis au bord de la mer. Grâce à l'absence des nuages, ma tête est *libre* et je suis plein de bonnes pensées" *(18 novembre)*.

1882

Le beau temps clair dure tout le mois de *janvier.* Travail au *Gai Savoir*: "O quelle époque ! O miracle d'un beau janvier !" (*29 janvier,* à

Peter Gast). Paul Rée arrive. Vont ensemble au casino de Monaco. Rée perd une grosse somme d'argent. N., à cause de ses mauvais yeux, se fait envoyer une machine à écrire. Au bout de quelques semaines, elle est détraquée. "La machine à écrire est pour le moment plus éprouvante que n'importe quelle écriture" *(février)*. Rée fait à Rome la connaissance de la "Russe" (Lou Salomé) et il est enchanté, il l'écrit à N. et lui propose une rencontre.

Avril. N. part pour Messine, unique passager d'un bateau de fret. Au retour, il fait la connaissance de Lou à Rome. Voyage de retour en commun par Orta, Bâle, Lucerne, Zurich. N. demande Lou en mariage, par deux fois, d'abord à Rome, puis à Zurich. Elle refuse chaque fois. Projet d'une alliance à trois, N., Rée et Lou.

Mai, juin. A Naumburg.

Août. A Tautenburg, d'abord seul, puis avec Lou et la sœur de N. Intenses discussions. Lou : "Nous avons toujours choisi les sentiers muletiers, et, si quelqu'un nous avait écoutés, il aurait cru entendre parler deux démons." Brouille entre Lou et la sœur de N., et entre N. et sa sœur. A Leipzig, N. est le rival de Rée auprès de Lou. Commence à prendre des distances. La sœur de N. intrigue, N. est perplexe. Il ne sait pas ce qu'il doit penser de Lou. Hiver à Santa Margharita et Rapallo. N. désespère.

1883

Fin janvier. Aidé par "toute une série de jours parfaitement purs", N. écrit, comme en pleine ivresse, la première partie d'*Ainsi parlait Zarathoustra.*

13 février. Mort de Wagner. "La mort de Wagner m'a terriblement éprouvé" *(fin février)*. N. se détache temporairement de sa famille. "Je n'aime pas ma mère, et entendre la voix de ma sœur me met de mauvaise humeur, je suis toujours tombé malade quand j'étais avec elles" *(24 mars)*.

Mai. Réconciliation avec sa sœur à Rome.

Juillet. A Sils-Maria, N. écrit la deuxième partie de *Zarathoustra.*

Fin août. Parution de la première partie.

Septembre. Nouvelles querelles avec sa famille lors d'une visite à Naumburg. *Hiver* à La Spezia, Gênes et Nice. Travaille à la troisième partie de *Zarathoustra.*

Très malade : "Je n'arrive plus à m'en sortir" *(novembre)*. A Overbeck : "Je suis continuellement furieux dès que je pense qu'il me manque un être humain avec lequel je puisse réfléchir sur l'avenir des hommes – réellement, je suis devenu totalement malade, blessé à l'intérieur, à cause de cette longue privation d'une société qui me convienne" *(novembre)*.

1884

Début de l'année. A Nice.

Janvier. Parution de la deuxième partie de *Zarathoustra.*

Après avoir quelque peu douté de lui, N. est persuadé d'avoir créé avec *Zarathoustra* une œuvre qui fera époque. Après avoir achevé la troisième partie, à Overbeck : "Il est possible que me soit venue pour la première fois l'idée qui divisera l'humanité en deux moitiés" *(10 mars)*. Nouveau différend avec sa sœur. "Cette maudite manie antisémite est la cause d'une rupture radicale" *(2 avril)*.

Avril. Parution de la troisième partie de *Zarathoustra.*

D'avril à mai. A Venise. A propos de sa visite à Jakob Burckhardt à Bâle : "La plus amusante de mes expériences fut l'embarras où s'est trouvé Jakob Burckhardt *d'avoir à me dire* un mot du *Zarathoustra* : il n'a rien pu formuler d'autre que de se demander «si je ne comptais pas un jour m'essayer aussi au drame»" (*25 juillet*, à Peter Gast).

De juillet à septembre. A Sils-Maria. Travaille à la quatrième partie de *Zarathoustra* : "Ma doctrine, selon laquelle le monde du bien et du mal n'est qu'un monde apparent et perspectiviste, est une telle innovation que j'en perds parfois l'ouïe et la vue" *(25 juin)*.

Fin septembre. Réconciliation avec sa mère et sa sœur à Zurich. Là, rend visite à Gottfried Keller, qui dit de N. : "Je crois que ce type est fou." L'éditeur Schmeitzner veut vendre les droits des œuvres de N. pour 20 000 marks, mais il ne trouve pas d'acheteur.

Hiver. A Nice.

1885

La quatrième partie de *Zarathoustra* est achevée et paraît en tiré à part pour les amis et connaissances. La sœur de N. épouse Bernhard Förster *(mai)*.

Mai, juin. A Venise. N. malade. "Je supporte la vie le matin, mais presque plus l'après-midi et le soir, et il me semble même que j'en ai fait assez, dans des circonstances défavorables, pour pouvoir déguerpir avec les honneurs" *(mai)*.

Eté. A Sils-Maria. L'éditeur Schmeitzner est au bord de la faillite. N. cherche un autre éditeur. N. veut sortir de ce "trou d'antisémites" (Schmeitzner).

Hiver. A Nice.

1886

La sœur de N. et Förster partent pour le Paraguay afin d'y fonder une colonie allemande. N. écrit *Par-delà bien et mal.* Il n'a pas encore d'éditeur pour ce livre. "Cette fois, c'est un livre terrible qui m'a coulé de l'âme" (*21 avril*, à Peter Gast).

Juin. Après plusieurs années, retrouvailles avec Rohde, qui écrit à ce propos à Overbeck : "Une atmosphère indescriptible d'étrangeté, quelque chose de totalement inquiétant, l'entourait. Comme s'il venait d'un pays où hormis lui nul n'habite." *Eté.* A Sils-Maria. Projet d'une œuvre capitale en quatre volumes intitulée *La Volonté de puissance. Essai d'une inversion de toutes les valeurs. Par-delà bien et mal* paraît. J. V. Widmann commente le livre : "Les stocks de dynamite qui furent utilisés pour ouvrir la voie ferrée du Saint-Gothard portaient le drapeau noir indiquant un danger de mort. C'est tout à fait en ce sens que nous parlerons de ce nouveau livre du philosophe Nietzsche comme d'un livre *dangereux.*" Rohde à propos du livre : "Ce que ce livre contient de vraiment philosophique est si pauvre et presque enfantin." N. revient à son premier éditeur, Fritzsch. Ecrit de nouveaux avant-propos pour ses livres parus jusqu'à présent, ce qui constitue une autobiographie intellectuelle.

Hiver à Nice.

1887

Travaille au cinquième livre du *Gai Savoir* (pour la nouvelle édition). Lit Dostoïevski. Travaille à *La Volonté de puissance.* Nombreux projets d'articulation et réunion d'aphorismes sur le sujet. "Maintenant je me divertis et me délasse en pratiquant la plus froide critique de la raison, qui fait involontairement les doigts gourds. Une charge à fond contre l'ensemble de la «causalité» de la philosophie actuelle" *(21 janvier).*

Tremblement de terre à Nice. "La maison où sont nées deux de mes œuvres a été à tel point ébranlée et est devenue si peu solide, qu'elle doit être rasée. L'avantage, pour la postérité, sera d'avoir un lieu de pèlerinage en moins à visiter" *(4 mars).*

Mai. Différend avec Rohde.

Eté. A Sils-Maria. Notes sur le nihilisme européen. N. écrit *La Généalogie de la morale.*

Novembre. Parution du livre.

Hiver. A Nice. Première lettre de Georg Brandes *(26 novembre).* N. de nouveau très malade. "J'ai maintenant quarante-trois années derrière moi et je suis exactement aussi seul que lorsque j'étais enfant" *(11 novembre).*

1888

Travaille à *La Volonté de puissance.* "Toute pensée de «publicité» est à vrai dire exclue" *(26 février).* Correspondance avec Carl Spitteler. "J'ai l'intention, pour mon voyage en Allemagne, de m'occuper du problème psychologique de Kierkegaard" *(19 février).*

Du 5 avril au 5 juin. A Turin. "La ville m'est sympathique à un point indescriptible" *(10 avril)* ; travaille au *Cas Wagner.* Entre-temps, il travaille de nouveau à *La Volonté de puissance.* "Après des jours et des jours passés à «inverser les valeurs» et où j'avais motif d'être très sérieux, une certaine *fatalité* inéluctable me pousse à la *gaieté*" (*17 mai*, à Peter Gast). Lit le *Livre des lois de Manu.*

Dernier *été* à Sils-Maria. "Je garde le silence involontairement devant les gens, parce que j'ai de moins en moins envie de laisser entrevoir les difficultés de mon existence. Tout est réellement devenu très vide autour de moi" *(fin juillet).* Travail intense à *La Volonté de puissance.*

29 août. N. se décide à diviser les matériaux destinés à *La Volonté de puissance.* Il en résulte *Le Crépuscule des idoles* et *L'Antéchrist.*

9 septembre. Le Crépuscule des idoles part pour l'imprimerie.

Du 21 septembre au 9 janvier 1889. Pour la dernière fois à Turin.

Fin septembre. Le Cas Wagner paraît. La communauté wagnérienne est indignée. Violentes et impitoyables critiques. August Strindberg lit *Le Cas Wagner* et écrit avec enthousiasme à N.

Fin octobre. Commencement du travail à *Ecce Homo.* N. veut se présenter lui-même au public, en tant que personne, dans "l'acte inquiétant et isolé de l'inversion des valeurs". "Je ne voudrais pas faire devant les hommes figure de prophète, de monstre, d'épouvantail moral" (*30 octobre*, à Peter Gast). Malwida von Meysenbug critique *Le Cas Wagner* : "Je suis d'avis que l'on ne doit pas traiter ses amours passées, même quand elles sont éteintes, comme vous traitez Wagner." Sur ce, N. rompt avec Malwida : "Car vous êtes une idéaliste. Chaque phrase de mes écrits contient le *mépris* de l'idéalisme" *(22 octobre).* N. a le sentiment d'être traité avec beaucoup de respect par les gens, partout, dans la rue, au café, au théâtre. "Avec la meilleure volonté, mon vieil ami Overbeck, je ne parviens pas à te dire de moi quelque chose de mauvais. Tout continue et avance dans un tempo fortissimo de travail et de bonne humeur" *(13 novembre).*

Projet d'une lettre à sa sœur, il veut rompre définitivement avec elle : "Tu n'as pas la plus lointaine idée de ce que cela signifie, d'être proche parente de l'homme et du destin où s'est décidée la question posée depuis des millénaires" *(mi-novembre).* Négocie avec son éditeur le rachat de ses œuvres : "Rien qu'avec mon *Zarathoustra* je peux devenir millionnaire : c'est l'œuvre la plus décisive qui soit" *(22 novembre).*

Fin novembre. Première liste des *Dithyrambes de Dionysos.*

Projet d'une lettre à l'empereur Guillaume II : "Je rends par la présente à l'empereur des Allemands l'honneur le plus éclatant qui puisse lui échoir, un honneur d'autant plus important que je dois pour cela surmonter ma profonde répugnance envers tout ce qui est allemand : je remets en ses mains le *premier* exemplaire de mon œuvre, où s'annonce l'approche de quelque chose de monstrueux" *(début décembre).* N. révise le manuscrit d'*Ecce Homo.* Il y ajoute des malédictions pour sa mère et sa sœur. Visions de grande politique. A Peter Gast : "Savez-vous déjà que pour mon mouvement international, j'ai besoin de tout le grand capital *juif*?" *(9 décembre).*

N. lit encore une fois ses propres livres : "J'ai tout très bien fait, mais je ne m'en suis jamais rendu compte – au contraire" *(9 décembre).* N. se donne les noms de "satyre" et de "pitre" *(10 décembre).* Va voir des opérettes et assiste à des concerts sur les places publiques. Beau temps rayonnant. Air léger. N. se sent en bonne santé comme jamais. "Je ne vois pas pourquoi je devrais précipiter le cours de la *tragique* catastrophe de ma vie, qui commence avec *Ecce*" (*16 décembre,* à Peter Gast).

Fin décembre. Ecce Homo prêt à imprimer. "J'ai réglé pour la prochaine éternité la question de savoir *qui je suis,* avec cet écrit que nous sommes en train d'imprimer, *Ecce Homo.* On ne devra plus désormais s'occuper de moi, mais des choses au nom desquelles je suis là" *(27 décembre).* La logeuse de N. le voit danser nu.

1889

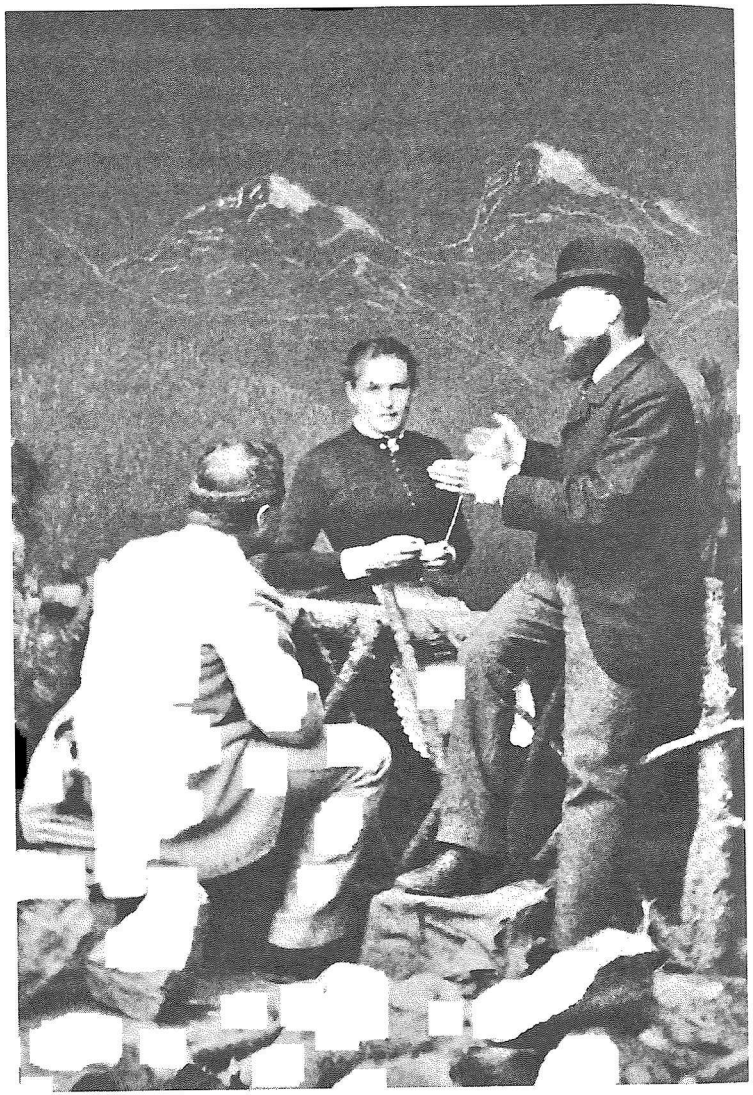
Début janvier. N. serre dans ses bras le cheval de fiacre pour le protéger des coups du cocher. Lettre à Jakob Burckhardt : "Finalement, j'aurais bien mieux aimé être professeur à Bâle qu'être Dieu ; mais je n'ai pas osé pousser assez loin mon égoïsme personnel pour ne plus m'occuper de la création du monde. Vous voyez, il faut faire des sacrifices, quels que soient le mode et le lieu de notre vie" *(6 janvier).*

Après avoir reçu cette lettre, Burckhardt va voir Overbeck et le prie de prendre son ami sous sa garde. Overbeck part aussitôt pour Turin, et raconte : "J'aperçois N. au coin d'un canapé, accroupi et lisant. Le maître incomparable de la langue était hors d'état de rendre lui-même les ravissements de son allégresse autrement que par les expressions les plus vulgaires ou par des danses et bonds grotesques." Overbeck emmène N. à Bâle, où il est admis dans une clinique neurologique. Sa mère arrive et l'emmène à Iéna, au *Irren-Heil- und Pflegeanstalt* de la ville, l'établissement de soins pour les fous, où N. reste un an.

En *mai 1890,* sa mère l'emmène à Naumburg et se charge de lui. Après la mort de la mère, en *1897,* N. est emmené par sa sœur dans la villa Silberblick à Weimar.

August Horneffer a rendu visite à N. quelques mois avant la mort de celui-ci. Il raconte : "Il est vrai que nous ne l'avons pas connu quand il était en bonne santé, mais nous ne l'avons vu que malade, au dernier stade de la paralysie. Malgré cela, les minutes que nous avons passées en sa présence comptent parmi les plus précieux souvenirs de notre vie. Bien que les yeux fussent éteints et les traits amollis, bien que le malheureux fût couché, les membres recroquevillés et plus désemparé qu'un enfant, une magie émanait de sa personnalité et dans son aspect se révélait une majesté comme je n'en ai jamais plus ressenti de ma vie devant un être humain."

Nietzsche meurt le *25 août 1900.*



Lou von Salomé en train d'"embobiner" ses admirateurs, Max Heinemann et Paul Rée. Pontresina, vers 1885.

CHAPITRE XIII

Encore une fois Zarathoustra. Le léger qui est si lourd. Volonté d'amour et volonté de puissance. Premiers degrés et développement. Violence et jeu universel. Le problème se pose : intensification de soi-même ou solidarité. Haltes sur le chemin de l'œuvre capitale non écrite : Par-delà bien et mal *et* La Généalogie de la morale.

Zarathoustra prêche, mais pas seulement pour les autres, c'est lui-même aussi qu'il doit persuader. Nietzsche l'avait formulé sans détours dans ses notes : le maître ne peut "s'incorporer" sa propre doctrine qu'en l'enseignant. Or, dans la discussion avec le nain, nous avons déjà eu l'impression que Zarathoustra ne réussit pas à rendre sensible le caractère inouï de sa doctrine de l'éternel retour. Les pensées demeurent abstraites, aussi le nain réagit-il par des "sarcasmes".

Est-ce pour cela que Nietzsche – remarquant qu'il n'avait pas encore vraiment exprimé ce qu'il voulait dire de décisif – compose encore, au début de 1885, une quatrième partie de *Zarathoustra*, bien qu'après avoir achevé la troisième il ait cru en avoir fini avec son héros ? Pourtant, même après la quatrième partie, Nietzsche n'a pas le sentiment d'avoir achevé son *Zarathoustra*. Sans doute, il abandonne le personnage, mais non les doctrines auxquelles Zarathoustra servait de "porte-voix". Il continuera à les travailler, et particulièrement à établir une cohérence entre les trois "discours" de l'éternel retour, du surhomme et de la volonté de puissance, avec la conscience de n'avoir toujours pas atteint et formulé le fond de sa pensée de manière satisfaisante.

Pendant l'été 1881, au moment de l'illumination sur le rocher de Surlej, Nietzsche a noté le principe selon lequel s'articulerait la présentation de cette doctrine : "La doctrine de la répétition

de tout ce qui a existé ne sera exposée qu'à la fin, après que sera implantée la tendance à *créer* quelque chose qui, sous le soleil de cette doctrine, *prospérera* avec cent fois plus de vigueur[1] !" Le plan originellement prévu pour *Zarathoustra* était le suivant : d'abord devaient être esquissées les grandes lignes d'un art de vivre, mettant en évidence les valeurs de vie et d'amour de l'existence. Zarathoustra veut, comme le soleil, apporter lumière et joie. Il se présente en être humain débordant de bienveillance. Mais aussi facile et radieuse que paraisse une doctrine du plaisir de vivre, elle demeure difficile, sinon impossible à réaliser : il faudrait réintroduire la spontanéité de l'enfance ou, philosophiquement parlant, l'immédiateté médiate. Dans son discours "Des trois métamorphoses[2]", Zarathoustra trouve des images expressives pour le dire : on est d'abord "chameau", chargé uniquement de "Tu-dois". Le chameau se transforme en un "lion". Il lutte contre tout cet univers de "Tu-dois". Il lutte, parce qu'il a découvert son "Je veux". Mais parce qu'il combat, il demeure négativement enchaîné au "Tu-dois". Son être potentiel, contraint à la rébellion, s'épuise. Dans ce "Je veux", il y a encore trop de défi et de raidissement de soi, ce n'est pas encore la véritable liberté du vouloir créateur, on n'est pas encore arrivé à soi-même, à la richesse de sa vie. On n'y parvient seulement en devenant enfant, quand on atteint, à un nouveau degré, la première spontanéité du vivant : "L'enfant est innocence et oubli, un recommencement, un jeu, une roue qui tourne d'elle-même, un mouvement premier, un saint dire-Oui[3]."

Il sera encore beaucoup question, dans ce qui suit, du "jeu de créer" et du "saint dire-Oui". Zarathoustra s'efforce d'énumérer les aspects concrets d'une doctrine de vie qui veut rétablir spontanéité et santé : on doit écouter la "grande raison" du corps et se nourrir convenablement, réduire à une dimension acceptable la fréquentation des hommes, observer une certaine réserve en communiquant ses sentiments, expériences et pensées afin de ne pas se perdre dans des malentendus qui, à la fin, vous renvoient ce qui vous est propre sous un aspect étranger, défiguré et déformé par les commérages, et vous détournent de vous-même. On ne doit donc pas se livrer au marché des opinions, mais pas non plus "s'enfouir la tête" dans "le sable des choses célestes[4]" – cela aussi signifie que l'on s'éloigne du centre vivant. Ce centre, nous le trouvons dans l'amour, affirme Zarathoustra, qui emploie pour le dire une tournure paradoxale : "Si nous aimons la vie, ce n'est pas par habitude de vivre, mais par habitude d'aimer[5]." Ce n'est pas la vie qui justifie l'amour, mais l'inverse : l'amour est l'élément créateur et donc cette force qui maintient la vie en vie. Si l'on s'est habitué à l'amour, on accepte tout le reste de la vie. C'est seulement par la volonté d'amour que l'on découvrira les éventuels côtés aimables de la vie, autrement on sera la plupart du temps confronté à ses aspects repoussants, laids, torturants. On devrait employer la volonté d'amour à enchanter le monde autour de soi et à s'enchanter soi-même. Il faut donc tomber amoureux de l'amour.

Cette inversion des termes et cette référence à soi sont d'ailleurs caractéristiques de Nietzsche/Zarathoustra. L'acte intentionnel prime l'objet de l'intention. La "volonté de..." devient le point fort. Ce n'est pas "l'objet" découvert qui justifie le plaisir de la connaissance, mais la volonté de connaissance peut être un plaisir, capable même de porter et supporter ce que le connu peut avoir d'insupportable. On oublie régulièrement, écrit déjà Nietzsche dans *Aurore*, "que la connaissance de la réalité même la plus laide est belle[6]". Pourquoi ? Parce que la connaissance elle-même est quelque chose de beau. Aussi peut-il arriver que "le bonheur de la connaissance" accroisse "la beauté du monde". On ne devrait toutefois pas oublier d'où vient cette beauté. Sa source est le plaisir de la connaissance et non la nature de ce qui est connu. Mais parce que, dans l'élan et le bonheur de connaître, cette confusion se produit souvent, il est difficile de préserver "la probité" et de ne pas devenir à tort des "laudateurs des choses[7]". Il en va de l'amour comme de la connaissance. C'est seulement quand on reste uni à la force vivante de l'amour que la vie devient digne d'amour. Où la volonté d'amour trouve-t-elle sa nourriture ? Uniquement en elle-même, non dans le monde. La volonté d'amour n'est rien d'autre qu'une certaine forme de la "volonté de puissance". Car existe-t-il une plus grande puissance que cette métamorphose magique qui rend une chose digne d'amour ?

La "volonté de puissance" est, avec le "surhomme" et "l'éternel retour", le troisième grand enseignement de Zarathoustra. On le trouve exprimé pour la première fois dans son discours "De la domination de soi". Les pensées qui y sont développées ont été préparées par les trois chants précédents – "Le chant de nuit", "Le chant de danse", "Le chant des tombes" –, où il est question du rapport de la vie et de l'amour et où se révèlent les aspects fatals de l'égocentrisme de l'amour. "Mais je vis en ma propre lumière ; je ravale les flammes qui jaillissent de moi-même[8]", est-il dit dans "Le chant de nuit". Dans "Le chant de danse", Zarathoustra rencontre un groupe de jeunes filles

dansant. Il veut danser avec elles, bien que "l'esprit de pesanteur" l'en empêche, mais "le petit dieu" s'anime aussi en lui, un Satyre, un Pan, qui veut bouger, qui veut chasser "les papillons". Zarathoustra veut donc danser, mais dans son égocentrisme il réfléchit sur la danse au lieu de danser, et discute avec une danseuse qu'il empêche ainsi de danser, en même temps qu'il la transfigure en symbole de la vie dansante. Elle lui rit au nez : "Pour vous, les hommes, je peux bien m'appeler «la profonde» ou «la fidèle», «l'éternelle», «la mystérieuse». Pourtant, ô vous les hommes, sans cesse vous nous faites cadeau de vos propres vertus, – ah ! vous les vertueux[9] !"

La "vie" fait prendre conscience à Zarathoustra que ce sont des projections qui munissent cette vie de profondeur et de mystère. Qui n'est pas dans la vie, qui ne danse pas lui-même, y découvre de la profondeur. Ce qui reste à distance apparaît mystérieux. Qui veut danser ne devrait pas réfléchir sur la danse. La vie veut être vécue, et pas uniquement pensée. Mais Zarathoustra demeure éloigné du cercle des danseuses et il reste seul avec sa "sagesse". Elle est pour lui l'intercesseur de la vie – "c'est parce qu'elle me rappelle beaucoup la vie[10]", dit Zarathoustra – mais elle n'est pas la vie même. Pis encore : sa "sagesse" devrait l'entraîner vers la vie, et elle a pourtant fait fuir les jeunes danseuses. Car elles voulaient danser et non se faire étudier. Aussi Zarathoustra, de nouveau laissé seul avec sa "sagesse", sombre-t-il dans son propre "insondable". Dans la danse, ces questions qui viennent aussitôt l'importuner dès que la piste de danse se vide sont superflues : "Eh quoi ! tu vis encore, Zarathoustra ? – Pourquoi ? Pour quelle fin ? Par quel moyen ? En quelle direction ? Où ? Comment ? N'est-ce pas folie que vivre encore[11] ?" La sagesse qui veut sonder la vie la tient en même temps à distance. Est-ce encore une "sagesse dionysiaque", si elle chasse les plaisirs ? Auprès des jeunes danseuses, Zarathoustra ne devient en tout cas pas le Dionysos qu'il aimerait être. Il n'a pas obtenu grand-chose : "C'est à travers un voile qu'on regarde, à travers un filet qu'on chasse[12]."

Au "Chant de danse" succède "Le chant des tombes". Zarathoustra passe devant la tombe de ses rêves et espoirs juvéniles qui n'ont pas été exaucés. Il leur parle comme à des esprits qui l'ont trahi, il leur fait d'amers reproches. Ils l'ont invité à la danse et ils lui ont gâché la musique. Pourquoi donc ? Le passé l'a-t-il rendu si lourd, la vie non vécue l'entrave-t-elle, est-il enchaîné à un passé qui ne veut pas disparaître ? Ce qui l'entrave, Zarathoustra l'appelle "un monstrueux hibou", la forme pervertie de l'oiseau des philosophes, la chouette de Minerve. Zarathoustra se querelle avec sa sagesse qui lui a gâché la danse. "C'est dans la danse seulement que je sais parler en images des plus hautes choses, – et désormais mon image la plus haute est demeurée non dite dans mes membres[13] !" Zarathoustra est fatigué, blessé. Mais cela ne dure pas longtemps, car il a surmonté ses blessures. Il est, déclare-t-il fièrement, ressuscité hors de la tombe de sa vie : "Il est en moi quelque chose d'invulnérable, d'inensevelissable et qui perce le roc : et c'est ce qui se nomme mon *vouloir*[14]."

Ainsi le chemin conduit de la puissance de l'amour, en passant par la danse de vie entravée par la connaissance, puis par la blessure et la pétrification mortelle, jusqu'à cette philosophie de la volonté de puissance. C'est le thème du discours qui suit "Le chant des tombes", "De la domination de soi" : "Où j'ai trouvé du vivant, j'ai trouvé volonté de puissance[15]", y est-il dit. Le ton change. Le lyrisme des chants de la nuit, de la danse et des tombes est remplacé par de durs décrets, des fragments d'une doctrine philosophique qui s'était déjà annoncée dans les premiers écrits, dans la réflexion sur les instincts fondamentaux de la vie et de la connaissance, que Nietzsche, au temps où il écrit *Zarathoustra*, commence seulement à considérer comme l'objet d'une étude systématique.

La doctrine de la "volonté de puissance", telle qu'elle est indiquée dans *Zarathoustra*, consiste en les postulats suivants. Au centre, il y a le principe de la domination de soi. La volonté de puissance est d'abord volonté de puissance sur soi-même. Il y a, comme doit le prouver la suite des chants qui vont de la nuit aux tombes en passant par la danse, une re-naissance hors du tombeau de la dépression qui étouffe la vie. Le moyen le plus important pour y parvenir, c'est la remémoration de la force créatrice innée en l'homme, qui peut pourtant lui échapper et à laquelle on doit donc avoir recours sciemment et avec hardiesse. Il n'y a manifestement pas d'aspiration qui ne devrait et ne pourrait d'abord être activée par la "volonté de…". Même le pouvoir de créer a besoin de la volonté de créer. S'il existe un effet à la Münchhausen[16], c'est bien celui-là : une vie qui se "veut" elle-même peut s'arracher à ses ténèbres, à la vase. Qu'est-ce que la volonté de puissance, demande Zarathoustra, et il répond : "Ce monde devant lequel vous pourriez vous agenouiller, vous voulez encore le créer ; c'est là votre espérance ultime et votre ultime ivresse[17]."

Domination de soi dans la création d'un univers d'idées, d'images et de scènes entièrement imaginaires, comme l'esquisse le

projet de Zarathoustra, c'est plus que la conservation de soi-même. C'est l'intensification de soi. Et c'est là le deuxième aspect de la volonté de puissance. On a piètre estime de la vie quand on ne découvre en elle que l'instinct de conservation de soi. Dans l'homme, le "soi" est une force expansive, il tend spontanément à l'intensification et à l'accumulation. Ce qui ne fait que se maintenir périt. Ce qui croît se maintient. Toutefois, Nietzsche se simplifie un peu la tâche avec sa critique de la conservation de soi. Cette "volonté d'existence", dont parlent les théoriciens de la conservation de soi comme Darwin et d'autres, n'existe pas, déclare Zarathoustra : "Car : ce qui n'est pas ne peut pas vouloir ; mais ce qui est déjà dans l'existence, comment cela pourrait-il vouloir accéder à l'existence[18] ?"

On pourrait objecter que si la vie se reflète dans le médium de la conscience, une affirmation expresse de soi est aussi possible que nécessaire. On peut donc très bien accepter ou rejeter la circonstance que l'on se trouve dans l'existence. On peut, par un acte personnel, disparaître de l'existence, mais on peut aussi avoir la volonté d'accéder à l'existence et d'y rester. On est déjà là, mais on a besoin de cette volonté pour y rester. Nietzsche en conviendrait, pourtant il rétorquerait que dans l'affirmation expresse de soi, il y a plus que la volonté d'accéder à l'existence. Chez celui qui ne cède pas aux forces autodestructrices, qui leur résiste, qui oppose au "non" son "oui" exprès, chez celui-là agit la volonté de puissance, l'esprit d'offensive. Il veut non seulement se maintenir dans l'existence, mais triompher des forces de la négation. Dans ses notes, Nietzsche explicite cette pensée d'après des exemples tirés de la physique et de la mécanique. Un quantum de force est en jeu quand un objet ne cède pas à un autre. Si son quantum de force est inférieur, l'objet cède, s'il est supérieur il domine les autres objets. Quand une chose se maintient dans sa forme et dans ses limites, c'est que le rapport des forces est équilibré.

A l'époque où il écrit *Zarathoustra*, Nietzsche commence à utiliser la "volonté de puissance" non seulement comme une formule psychologique pour désigner la domination et l'intensification de soi, mais au-delà encore il cherche à en faire la clé qui permettrait d'interpréter tous les processus vitaux. C'est déjà indiqué dans *Zarathoustra* avec la phrase citée ci-dessus : "Où j'ai trouvé du vivant, là j'ai trouvé volonté de puissance[19]" ; la volonté de puissance ne réside pas seulement dans le monde anorganique et organique, mais aussi dans la connaissance même. Elle est aussi une expression de la volonté de puissance. "Tout ce qui est, vous voulez d'abord le rendre *pensable*, car vous doutez, avec une juste méfiance, que ce soit déjà pensable[20]." Il y a donc un cercle herméneutique de la connaissance de la puissance. La volonté de puissance contenue dans la connaissance découvre la volonté de puissance dans le monde découvert.

Cet effort d'interprétation ontologique générale du monde sous l'angle de la "volonté de puissance" n'est pas nouveau. On le rencontre déjà dans les œuvres du jeune Nietzsche. Nietzsche est conscient de cette préhistoire quand, après avoir terminé *Zarathoustra*, il compose entre 1885 et 1886 de nouveaux avant-propos pour ses œuvres déjà parues : l'éditeur Schmeitzner était sur le point de faire faillite, et Nietzsche, qui voulait depuis longtemps sortir de ce "trou d'antisémites" (ainsi désigne-t-il, dans une lettre de décembre 1885, cette maison d'édition, à cause des pamphlets qu'elle publiait, issus du cercle de Bayreuth), revient à son ancien éditeur E. W. Fritzsch, qui avait publié autrefois *La Naissance de la tragédie* et les deux premières *Considérations inactuelles*.

Fritzsch, qui avait surmonté ses difficultés financières, voudrait maintenant avoir "tout Nietzsche" dans son programme. En négociant son changement d'éditeur, Nietzsche découvre que chez Schmeitzner plus des deux tiers du tirage de ses livres restaient invendus. Il prend alors conscience qu'il a certes en Allemagne un certain renom – les uns le considèrent toujours comme un wagnérien, d'autres comme un esprit dangereux, moralement douteux –, et donc qu'il est une sorte de rumeur, mais qu'on ne le lit pas vraiment. On n'a vendu jusqu'à présent qu'environ cinq cents exemplaires de ses œuvres, tout compris. Schmeitzner, comme Nietzsche le remarque enfin, n'avait pratiquement plus fourni les librairies pendant les dix dernières années. Ses livres n'étaient vendus que sur demande insistante et opiniâtre. De *Humain, trop humain*, hormis les exemplaires de presse ou offerts en hommage, absolument rien n'avait été envoyé aux libraires. Depuis quinze ans, il écrit des livres, et il doit s'avouer que, depuis tout ce temps, il n'y a pour eux ni marché, ni public. Avec son nouvel-ancien éditeur, il espère faire un nouveau et meilleur départ. Aussi ses livres déjà parus, munis de nouveaux avant-propos qui reflètent l'évolution de l'auteur, doivent-ils enfin trouver le chemin du public. Les cinq nouveaux avant-propos aux œuvres, de *La Naissance de la tragédie* au *Gai Savoir* agrandi d'un cinquième livre, Nietzsche les appelle dans une lettre du 14 novembre 1886 "peut-être la meilleure prose que j'aie écrite jusqu'alors[21]", en outre ils constituent

"une sorte d'histoire de son développement[22]" (lettre du 14 septembre 1887) et lui permettent de tirer "un trait" sous "toute son existence précédente[23]" (20 décembre 1887).

En cette année où Nietzsche écrit des avant-propos et tire des traits, il prend la décision de composer une œuvre capitale, sous le titre *La Volonté de puissance / Essai / d'une nouvelle explication / de tout processus.* D'août 1885 au dernier automne qu'il passe à Turin en 1888 – c'est de cette époque que date le titre ci-dessus – Nietzsche fera des plans, établira des dossiers et concevra des titres, il couvrira ses cahiers de notes sur ce thème. Une ébauche d'articulation, datée du 17 mars 1887, servira plus tard de base à sa sœur et à Peter Gast pour leur compilation des matériaux extraits des gigantesques écrits posthumes, et dont ils feront *La Volonté de puissance.* Il veut organiser sa vie extérieure autour de ce centre. Le 2 septembre 1886, il écrit à sa sœur et à son beau-frère, qui sont au Paraguay : "Pour les quatre prochaines années, est annoncée l'élaboration d'une œuvre capitale en quatre volumes ; le titre déjà est à faire peur : *La Volonté de puissance. Essai d'une inversion de toutes les valeurs.* Pour cela j'ai besoin de *tout,* santé, solitude, bonne humeur, peut-être une femme[24]."

Nietzsche, dont les livres des dernières années étaient des recueils d'aphorismes et des assemblages de courts essais sur de vastes thèmes, ressent la "nécessité", qui pèse maintenant sur lui "d'un poids de cent demi-quintaux", de bâtir "dans les prochaines années un édifice cohérent de pensée[25]" (lettre du 24 mars 1887). Pendant des moments de dépression et quand il se sent particulièrement seul, l'idée de cette œuvre le soutient. Il a, écrit-il le 12 novembre 1887 à Franz Overbeck, "une tâche qui ne me permet pas de beaucoup penser à moi [...]. Cette tâche m'a rendu malade, elle me redonnera la santé, et non seulement la santé, mais elle me rendra de nouveau sociable, et tout ce qui va avec cela[26]".

Nietzsche s'en tiendra jusqu'à l'été 1888 à ce projet de réaliser une grande œuvre. Dans le dernier plan élaboré à l'automne 1888, le sous-titre originellement prévu, *Inversion de toutes les valeurs,* deviendra le titre principal. Mais l'idée première est maintenue : la volonté de puissance, entendue comme principe fondamental de la vie, devait servir de base à une révision des représentations morales et aboutir justement à l'inversion de toutes les valeurs. Dans les concepts de la dernière année avant l'effondrement, la conséquence de ce principe, c'est-à-dire l'inversion des valeurs, prend pour lui de plus en plus d'importance. En hâte, comme s'il pressentait l'approche de son effondrement, il se lance à corps perdu dans les laborieuses interprétations ontologiques, scientifiques ou cosmologiques qu'il se propose de donner et qu'il a déjà effectuées en partie. L'inversion des valeurs devait être l'effet d'une interprétation du monde selon le fil conducteur de la volonté de puissance. Mais Nietzsche se contente à la fin de décrire cet effet sans lui donner de fondement systématique : le temps presse, aussi livrera-t-il *L'Antéchrist* à l'impression, à l'automne 1888, d'abord comme premier livre de *L'Inversion des valeurs,* puis comme *L'Inversion* tout entière.

D'abord disparaît le titre principal, *La Volonté de puissance,* puis le second titre principal, *L'Inversion de toutes les valeurs.* Demeure *L'Antéchrist.* "Mon *Inversion de toutes les valeurs,* avec pour titre principal *L'Antéchrist,* est achevé[27]", écrit Nietzsche le 26 novembre 1888 à Paul Deussen. Toutefois, le projet originel, l'ouvrage sur la volonté de puissance, n'est pas passé tout entier dans *L'Antéchrist.* Les travaux préparatoires à *La Volonté de puissance* ont trouvé une entrée directe ou indirecte dans les autres œuvres. Certes, Nietzsche n'a pas utilisé, et de loin, tout le matériau des travaux préparatoires à cette œuvre, mais les idées qu'il considérait comme les plus importantes, il les a exprimées dans *Par-delà bien et mal,* dans le livre cinquième du *Gai Savoir* écrit en 1886, dans les avant-propos, dans *La Généalogie de la morale,* dans *Le Crépuscule des idoles* et finalement dans *L'Antéchrist.* Dans cette mesure, on peut dire que Nietzsche, peu avant son effondrement, s'est aperçu qu'il en avait déjà fini avec son projet sur la volonté de puissance. Le plus important était dit.

Quand, en 1883, Nietzsche écrit dans *Zarathoustra* "Où j'ai trouvé le vivant, là j'ai trouvé volonté de puissance", il résume toute la préhistoire qui l'a conduit sur la piste de cette volonté de puissance. Si l'on suit cette préhistoire dans l'œuvre de Nietzsche, on tombe d'abord sur l'idée de la puissance de l'art et de l'artiste. Nietzsche visait ces puissances vitales artistiques quand il analysait l'effet conjoint des forces dionysiaques et apolliniennes dans la culture grecque. En quoi réside la puissance de l'art ? Il trace un cercle magique d'images, représentations, sons, idées, qui vous tiennent sous leur charme et métamorphosent tous ceux qui entrent dans le cercle. La puissance de l'art est une puissance vitale, dans la mesure où elle laisse deviner la sombre cohérence tragique de la vie, mais elle y ouvre en même temps une clairière où l'on peut vivre. La conscience rend la vie humaine potentiellement hostile à elle-même, mais la puissance

artistique sert toujours de contre-pouvoir : elle protège la vie devant une éventuelle autodestruction.

L'art détient aussi le pouvoir d'ouvrir l'espace des représentations. Dans *La Naissance de la tragédie,* déjà, Nietzsche avait esquissé l'idée de la structure fondamentalement agonale de la vie, et il l'avait développée dans son essai *Le Concours homérique.* Il voulait déchiffrer le modèle fondamental de la culture grecque archaïque et il pressentait qu'il avait ainsi saisi un principe ontologique. L'étude de Darwin et ses disciples lui fit connaître la thèse de la "lutte pour la vie". Mais il ne trouve pas ces doctrines assez dynamiques. Il ne s'agit pas pour lui, nous l'avons déjà vu, d'une conservation défensive de soi, mais d'une intensification offensive. La vie est un processus expansif. Une conservation assurée peut être importante pour le petit-bourgeois craintif, mais on ne doit pas se représenter la vie dans son ensemble comme un monde pour Philistins. Cette idée de la tendance de la vie à une auto-intensification est vigoureusement exprimée dans *Zarathoustra* : "Où se trouve la vie, là seulement se trouve aussi le vouloir, non un vouloir-vivre, cependant, mais [...] une volonté de puissance[28]." Et le "sens" de tout ce déploiement de puissance ? Nietzsche classe la question du sens parmi les tentatives bien connues d'"humaniser" la nature, et il la rejette. Mais pas pour longtemps, car sa théorie de la volonté de puissance doit logiquement aussi s'appliquer à ces projections de sens. Dans la question du sens et dans la projection de sens, s'exprime aussi la volonté de puissance. Le mot "sens" désigne l'assimilation que peut faire l'homme d'une réalité sinon absurde. "Tout ce qui est, d'abord vous voulez le rendre pensable, car vous doutez, avec une juste méfiance, que ce soit déjà pensable [...] Mais tout ce qui est doit aussi s'adapter et se plier[29] !" En introduisant un sens dans l'événement, l'homme le domine, lui donne la forme qui lui convient. Le monde devient pour l'esprit un "reflet[30]". Il s'y reconnaît, mais il y reconnaît aussi ce qui est différent, ce qui lui résiste. La connaissance est un processus où agit la puissance, lors duquel des forces créatrices sont en jeu, un processus qui culmine dans des formes et idées réussies, puissantes, vitales. Ce qui s'affirme de cette manière est ensuite nommé vérité. Dans ce processus, la vérité est une puissance qui se rend vraie en s'imposant. Il n'est pas seulement question ici de la connaissance en un sens étroit, scientifique, mais de la création de constructions spirituelles ressenties comme valables.

L'attention du jeune Nietzsche s'était déjà appliquée aux jeux de la puissance qui fondent eux-mêmes leur valeur. La construction qui s'impose dans la joute agonale de l'esprit prouve sa puissance non seulement par sa victoire, mais aussi en justifiant la vie comme point culminant d'un savoir. C'est la pensée du jeune Nietzsche, la justification de la vie par la naissance d'un génie. Il avait explicité cette pensée d'après l'exemple de Sophocle, Wagner et Schopenhauer : ces héros de l'esprit justifient la vie de toute une culture, parce que leur œuvre crée un cercle magique où ce qui est humainement possible prend un aspect valable et se transfigure. Le "sommet extatique du monde" est le sens de la culture, et c'est la joute des puissances vitales qui nous élève à ce sommet. Nietzsche dit, dans un projet d'avant-propos à *La Naissance de la tragédie,* que l'humanité n'était pas là pour elle-même, "son but est réalisé dans ses «sommets», les êtres singuliers, les saints et les artistes[31]". En prélude à l'idée de la volonté de puissance, le jeune Nietzsche écrit dans ce texte de ses débuts : "Aucune tendance de la civilisation *[Kulturtendenz]* n'est plus haute que celle qui prépare et engendre le génie[32]." Le génie est la plus haute incarnation de la puissance, sur le terrain de la lutte pour le pouvoir culturel.

Sur ce terrain – humain, trop humain et surhumain – Nietzsche réussit à faire jouer concrètement le théâtre de la volonté de puissance. Là, les luttes de pouvoir sont évidentes. Cela ne vaut non seulement pour la culture au sens étroit du mot, mais pour l'organisme de la société tout entier. Dans la société, le pouvoir fonctionne dans son élément. Les sociétés froides vivent dans l'équilibre des puissances, et les sociétés brûlantes, à la suite d'un décalage de leur équilibre, entrent en mouvement, cherchent un nouvel équilibre et luttent pour le trouver : Nietzsche avait développé dans *Humain, trop humain* cette idée d'une morphologie des pouvoirs sociaux. L'"équilibre des puissances, y écrit-il, est la base de la justice[33]". Le sens de la justice ne naît pas d'une morale supérieure, au-dessus des partis combattants, mais résulte de rapports d'équilibre. Si ceux-ci viennent à changer, la morale change aussi. Un souverain récemment encore considéré comme juste passe soudain pour un criminel – et inversement. Dans les révolutions, quand les équilibres se décalent dramatiquement, on proclame la vérité de la morale. Elle est morale de classe et de parti. Sur ce point Nietzsche ne dit rien d'autres que son contemporain un peu plus âgé, Karl Marx.

Nietzsche entrevoit très tôt non seulement la partie agonale, mais aussi tout l'imaginaire que recèle la puissance. La puissance n'est pas quelque chose de substantiel, mais de relationnel. Elle n'existe qu'à travers des relations, et cela signifie que l'on doit

renoncer à lui donner des représentations mécaniques, purement matérielles. Il est dans la nature de la puissance d'être tenue pour puissante. La puissance de l'un se fortifie dans l'imagination de l'autre. Le puissant ne l'est que dans la mesure où "l'un *paraît* à l'autre précieux, essentiel, inamissible, invincible, et ainsi de suite[34]". Si les rapports de puissance sont indissolublement liés au jeu réciproque de l'imagination, celle-ci fait partie du processus de "cette magique effusion de l'énergie la plus intime qui se communique d'un être de la nature à l'autre[35]".

Nietzsche vise de toute sa volonté, nous le savons maintenant, à une conception globale de la puissance. Il indique comme sphère de celle-ci non seulement l'homme et l'univers de l'homme, mais aussi la nature. Rappelons-nous : pendant l'été 1881, au temps de son illumination sur le rocher de Surlej, Nietzsche avait mis en garde contre la force séductrice du "langage imagé[36]". Il s'était imposé comme tâche une pensée claire et froide : "Ma tâche : la déshumaniation de la nature et ensuite la naturalisation de l'homme[37]." Maintenant, on procède sans aucun doute à une humanisation de la nature si l'on introduit en elle un principe de puissance extrait de l'univers agonal de l'homme. Pourtant, Nietzsche se sent justifié quand il procède ainsi, d'une part, parce que connaître même est volonté de puissance, et donc une forme de domination ; d'autre part, parce qu'il ne voit rien dans la nature qui soit idéalement souhaitable, il ne l'"humanise" donc pas. Au contraire : tout ce qui existe de cruel et d'inhumain, les luttes de pouvoir, justement, la nature lui en renvoie le reflet comme son mystère intérieur. Notons que la "déshumanisation de la nature", qu'il réclame, n'implique pas le règne de l'objectivité, l'établissement d'un champ de connaissance libre de morale, neutre, ce qu'il cherche est l'inconfort : le monde doit montrer ce qu'il a de monstrueux et rejeter le désir humain de sens, de protection, de foyer.

Pour Nietzsche, il y a toujours une tête de Gorgone à l'extrême limite de l'horizon. Et c'est parce que Nietzsche ne veut pas dissimuler le monstrueux et l'inquiétant de l'être, qu'il lutte avec une telle véhémence contre le principe métaphysique d'une substance unitaire comme fondement du monde. Nietzsche suspecte l'idée de la substance métaphysique parce qu'elle cherche l'Un pour y trouver la paix, comme Augustin en Dieu. Toutefois, Nietzsche parle de sa volonté de puissance comme les métaphysiciens parlent de leur principe fondamental. Nietzsche ne peut effectivement pas se dérober à ce principalisme en fin de compte métaphysique, mais au moins le principe ne doit-il pas devenir ensuite un point de paix intérieure. Il doit être le cœur de l'inquiétude, peut-être même un cœur de ténèbres. Qui découvre la volonté de puissance comme instinct fondamental sera d'autant plus violemment empoigné et mû par elle. En outre, il n'y a pas de volonté de puissance au singulier, mais seulement au pluriel. Cela va aussi contre l'obsession métaphysique de l'Un. La philosophie de la volonté de puissance est la vision d'une pluralité agonale, dynamique, au fond de l'être. Il y a seulement, note Nietzsche, "des projets de volonté, qui constamment augmentent ou perdent leur puissance[38]".

Mais même quand Nietzsche refuse de satisfaire le besoin de paix intérieure et la nostalgie de l'Un, il ne peut pas se soustraire à la suggestion anthropomorphique du "langage imagé". Le monstrueux prend ainsi un visage et surtout : on lui adjoint une *causa prima* sous-jacente. C'était justement ce que Nietzsche voulait éviter. L'adieu à la *causa prima* lui paraissait une grande libération : "[...] que le mode d'être ne puisse plus être ramené à une *causa prima*, que le monde, ni en tant que *sensorium*, ni en tant qu'«esprit», ne soit une unité, c'est cela et *cela seulement qui est la grande libération*[39]."

Quand Nietzsche, au milieu des années 1880, commence à lutter avec acharnement pour réaliser son œuvre systématique capitale, il court le danger de manquer sa "grande libération". Il veut une théorie d'un seul jet, qui explique tout, qui rende tout compréhensible. Il faut serrer le monstrueux de près grâce à une théorie monstrueuse. La volonté de puissance, entendue d'abord comme principe de la libre formation et intensification de soi, comme force magique qui permet les métamorphoses de l'art, comme dynamique intérieure de la vie sociale, devient finalement aussi un principe biologiste et naturaliste, et ainsi Nietzsche tombe justement au pouvoir d'une *causa prima*.

Contre la "raison" morale, métaphysique et historique, Nietzsche s'était défendu – pour l'amour de la vie. Mais devant cette autre raison, peut-être bien plus dangereuse encore pour la vie, celle du biologisme et du naturalisme, il ne parvient pas à se protéger. Nietzsche reste de manière fatale un enfant de son siècle scientifique, et c'est pourquoi dès *Humain, trop humain*, il se laisse fasciner par la radioscopie de la vie qu'opèrent les sciences naturelles : "Tout ce dont nous avons besoin, et que nous ne saurions tenir que du niveau actuel de chacune des sciences, c'est une *chimie* des représentations et sentiments moraux, religieux, esthétiques, ainsi que de toutes ces émotions que nous ressentons en relation avec les grands et petits courants de notre

civilisation et de notre société, voire dans la solitude : mais si cette chimie aboutissait à la conclusion que, même dans ce domaine, les couleurs les plus magnifiques sont obtenues à partir de matières viles, voire méprisées[40] ?"

Avec ce point de vue, la dévaluation de la vie atteint alors à son sommet. Tout ce qu'ont pu provoquer la foi en un déterminisme historique, l'hypostase d'entités métaphysiques, une conception religieuse de l'existence et sa morale qui méprisait la vie, est sans doute anodin en comparaison avec le désenchantement naturaliste qui dissout tout ce qui vit dans des processus chimiques, économiques ou physiques. Et Nietzsche n'écrit aucune *Considération inactuelle* sous le titre *De l'utilité et des inconvénients des sciences naturelles pour la vie.* Le critique de l'arrière-monde métaphysique se laisse séduire par les arrière-mondes des sciences naturelles. Il adopte des points de vue qui concrétisent l'homme, qui opèrent selon la formule "l'homme n'est rien d'autre que...". L'homme passe désormais pour le théâtre de processus cérébraux physiologiques, de tensions dynamiques instinctives, de phénomènes chimiques. Ici seulement triomphe la "pensée de l'extérieur" (Foucault), une vue extérieure de l'homme, qui ne laisse à l'expérience intérieure de soi d'autre valeur que celle d'un épiphénomène. Naturellement, Nietzsche n'abandonne pas l'expérience intérieure. Mais il est soumis à une pression, et parfois il s'identifie avec l'agresseur. Il passe de l'autre côté, pour essayer, par jeu, et entonne, pour provoquer et se torturer lui-même, son hymne à la physique : "Il nous faut devenir les meilleurs disciples, les meilleurs inventeurs de tout ce qui est conforme à la loi et à la nécessité dans le monde : il nous faut être des physiciens pour pouvoir être dans ce sens-là des *créateurs* – alors que jusqu'à maintenant toutes les appréciations de valeurs, tous les idéaux se fondaient sur *l'ignorance* même de la physique ou étaient en *contradiction* avec elle. Et c'est pourquoi : Vive la physique ! Et davantage encore ce qui nous contraint d'y venir – notre probité[41] !"

D'un côté, donc, Nietzsche inclut l'homme dans le processus de la nature, il le naturalise et le dépersonnalise, le traite comme "une chose parmi les choses". Mais d'un autre côté, Nietzsche dit que nous pouvons être "des créateurs" ; des créateurs qui appliquent les loi sur lesquelles ils n'ont pas de pouvoir. Mais en quoi consistera l'élément créateur, si nous sommes déterminés par les lois de la nature ? La réponse de Nietzsche est surprenante et, si l'on écarte son pathos, plutôt pauvre : nous sommes créateurs quand nous supportons la représentation d'un être totalement déterminé par les lois de la nature, et que nous pouvons même l'affirmer sans nous y briser. Si l'absurde de la détermination absolue ne nous épouvante plus. Si nous parvenons à reconnaître la loi de la détermination sans devenir pour autant des fatalistes. Arrivé à ce point, Nietzsche doit maintenant combattre et réfléchir contre sa passion pour le libre jeu. Ce qu'il a raillé auparavant, il s'y essaie : expliquer le monde à partir d'un seul point de vue. Dans *Par-delà bien et mal,* œuvre qu'il compose durant l'hiver 1885-1886, et où ont été incorporés aussi des matériaux réunis pour *La Volonté de puissance,* il écrit : "A supposer enfin qu'une telle hypothèse suffise à expliquer notre vie instinctive tout entière en tant qu'élaboration et ramification d'une seule forme fondamentale de la volonté – à savoir la volonté de puissance, comme c'est *ma* thèse –, à supposer que nous puissions ramener toutes les fonctions organiques à cette volonté de puissance [...], nous aurions alors le droit de qualifier *toute* énergie agissante de *volonté de puissance.* Le monde vu de l'intérieur [...] serait ainsi «volonté de puissance» et rien d'autre[42]."

Nietzsche avait autrefois donné l'assaut contre ces concepts réductionnistes qui prétendent d'un X qu'il est en réalité un Y *"et rien d'autre"*, attitude largement répandue dans les sciences de son temps. De telles explications passaient à ses yeux pour de la mauvaise mythologie. Pourtant, ce que le Nietzsche des dernières années rassemble, pour élaborer une philosophie métaphysique de la *volonté de puissance,* à partir d'axiomes empruntés au darwinisme biologique et à la physique de son temps, dès qu'il veut en faire la clé générale de l'explication du monde, tourne également en une mythologie qu'il n'a heureusement pas eu le temps d'édifier jusqu'à la fin et qui s'étaie sur quelques rares postulats fondamentaux : la vie individuelle est force, énergie. La vie dans son ensemble est un champ de forces où les quantités d'énergie sont inégalement réparties. D'où sa phrase déjà citée sur le maintien d'un quantum d'énergie. En outre il n'y a pas d'espaces intermédiaires "vides". Là où quelque chose avance, quelque chose d'autre recule, un surcroît de force en un endroit signifie une diminution en l'autre. Une force domine l'autre, la prend en elle, se décompose, est engloutie par une autre force, et ainsi de suite : un jeu absurde mais dynamique de croissance, intensification, domination, combat.

Jusque-là, c'est logique. Mais l'on sait ce que sont les systèmes "logiques" : on n'en tire toujours que ce que l'on y a introduit comme prémisses. Il en va ainsi chez le "systématicien" Nietzsche.